

EXTRAITS

L'ARRIVÉE À MASSY

«Avant d'arriver à Massy, Germon m'a présenté la situation. Un bobard aussi gros que lui... sourit Mélenchon. Il me dit que tout allait bien sauf un inconvénient qui s'appelait Marie-Noëlle Lienemann.» A l'époque jeune rocardienne, cette militante socialiste, future ministre déléguée au Logement de Pierre Bérégovoy, est adjointe au maire de Massy et première opposante en interne. «Ma première tâche était de dégager Marie-Noëlle Lienemann, poursuit Mélenchon. Autant dire tenter d'enlever des cafards dans une maison!» A peine les manches retroussées pour faire le ménage, le jeune socialiste constate l'ampleur de la tâche: «Germon était complètement enfoncé! Ultra-minoritaire! Je suis arrivé à la 25e heure dépassée! Le premier vote auquel j'ai assisté, on a voté. Trois voix pour lui et tout le reste pour Lienemann! Mais trois mois après mon arrivée, la mairie était quadrillée d'un bout à l'autre par les groupes socialistes que j'avais mis en place. Ma tâche était de recruter du monde, produire du discours politique, surveiller et faire la peau à Marie-Noëlle.» Pour tenter de faire battre Lienemann à l'investiture PS pour la cantonale de 1979, Mélenchon remue ciel et terre. «Matin, midi et soir à faire des cartes du parti. Tout le monde y passait!» soupire-t-il. [...] «Pourtant, on avait tout fait pour la planter, poursuit-il. Y compris avec les moyens les plus déloyaux possibles! Je ne vivais plus, je passais mon temps à essayer de la battre mais j'ai toujours refusé les trucs sur la vie privée. Si Claude avait pu la tuer, il l'aurait fait... Faut dire que c'était une crevarde, la Marie-Noëlle... Elle te pourchasse jusqu'en enfer! Après la catastrophe atomique, il restera les cafards, les fourmis et Marie-Noëlle Lienemann. C'est sûr...» Lorsqu'elle se remémore la période, la camarade en rigole volontiers: «Il était là pour me tordre le cou, se marre Lienemann. En bon trotskiste, il avait commencé par scinder les sections, pour mettre évidemment un ami de Germon à la tête de la nouvelle.» Mais peu importe les difficultés, Lienemann ne lâche pas Germon. [...] Si elle ne livre pas de pronostic sur sa résistance à «la bombe atomique», Lienemann avoue sa ténacité: «On s'est affronté raide. Il bourre. Je bourre. Je crée une radio, il en lance une autre. Il piquait une association, j'en prenais une autre... Il n'en restait plus qui ne soient pas contrôlées par le PS!». Mélenchon rit en chœur: «On a dévasté je ne sais plus combien d'associations! Les types, ils étaient cinq au début, Lienemann en faisait venir trois, Germon cinq, Lienemann en remettait deux... Je me rappelle de l'UFC-Que choisir, le jour de leur assemblée générale, ils avaient vu arriver 90 membres! Avec elle, j'ai pris une sacrée leçon d'obstination.»

De cette concurrence acharnée, naît le début d'une amitié teintée de respect et de méfiance, forgée au gré des voyages en voiture. Lienemann transporte alors un Mélenchon dépourvu de permis. [...] «Ils se ressemblaient beaucoup, en fin de compte, aussi nuisibles l'un que l'autre», soupire aujourd'hui Claude Germon.

SÉNATEUR À 35 ANS

«*Je suis le dernier diplodocus du Parti socialiste*», déclare-t-il maladroitement devant quelques journalistes le jour de la rentrée parlementaire assez satisfait de lui-même: «*Je suis pourri d'ambition et ce mandat je l'ai voulu pour faire enfin de la politique sur des thèmes aigus qui demandent le temps et la durée. Le débat politique a besoin de gens comme moi [...] Je suis de mauvais goût, je n'aime pas les idées à la mode, ni ce sirop poisseux du modernisme facile et consensuel*». Le Mélenchon grande gueule et provocateur dans ses formules bien choisies est déjà là... Le nouveau benjamin du Sénat n'est pourtant pas très à son aise avec le protocole. «*Ma tenue était grotesque. Une veste en pied de poule et une cravate en cuir rose*, dit-il un brin honteux. *Comme j'étais le benjamin, j'étais secrétaire d'âge, et à côté de moi j'avais l'un des doyens, le comte de Montalembert, élu pour la première fois en 1936 avec les ligues fascistes... Il me regardait d'un air navré.*» A la tribune lors d'une nouvelle réélection de l'inamovible Alain Poher, aux côtés de Paul Lorient, lui aussi jeunot de l'hémicycle, il refusera de se lever pour acclamer la reconduction du président de la chambre-haute. Son accueil sous les ors du Sénat est assez glacial. «*Ça a commencé avec un coup sur la gueule*», hallucine encore Mélenchon. Il raconte: «*A la première réunion du groupe socialiste, je m'assois, la porte s'ouvre, arrive une petite bonne femme vers moi, le sac à la main: Bim! Sur la tête... J'avais pris sa place à Irma Rapuzzi, sénatrice des Bouches-du-Rhône. Je me lève et je vais m'asseoir à côté d'un autre Marseillais, Pierre Matraja: «Tu t'es dégonflé. Petit... lui souffle, avec l'accent de chez lui, le sénateur des Bouches-du-Rhône. - Non pas du tout. C'est de la galanterie. Je m'en vais parce que c'est une femme. - Et comment tu le sais que c'est une femme?...»*

Difficile de trouver sa place dans ce «*musée de la SFIO*», comme Mélenchon qualifie alors son groupe. «*Un jour, je discute avec Danielle Breem. La secrétaire générale du groupe vient me voir après et me dit: "Qu'est-ce qu'elle vous a dit la Breem? Ah elle faisait moins la fière quand elle est arrivée là en 1953". Moi, j'avais deux ans en 1953!*», s'étrangle-t-il. «*C'était un sénateur très turbulent, se souvient Mauricette Bourdeau, la secrétaire générale du groupe PS de l'époque. Il n'était pas d'un abord agréable. Difficile à gérer et caractériel. Recevoir des consignes par une femme, ça ne lui plaisait pas. Mais lorsqu'on votait un texte, il respectait la discipline de vote.*» Insolent, dur à cuire.

L'ALLIANCE AVEC JULIEN DRAY

Les deux jeunes hommes se rencontrent une première fois en marge d'une réunion antiraciste organisée à l'hiver 1986, à la Maison de la chimie, à Paris. Un choc de cultures: «*J'arrive avec un costard trois pièces, suivi de mes gars*, raconte Mélenchon. *C'était mon style à l'époque, un peu terrifiant. On me fait asseoir au fin fond d'un fauteuil club. Julien arrive avec une chemise à fleur ou un truc de décomposé dans ce style, et s'assied sur l'accoudoir. On commence à parler. On avait l'air de deux cons absolus...*» Mais il en garde une «*analyse commune sur ce qui allait se passer avec le gouvernement Chirac. Il y a des choses que l'on sent, qui viennent des tripes!*». [...] Jusqu'ici, les relations entre les deux groupes militants restaient marqués par la méfiance. Mélenchon met quelques uns des «*siens*» au contact de la mouvance SOS mais reste mitigé: «*Quand on me dit que l'un de leur chef s'appelle Harlem Désir¹, je me dis "C'est quoi ces conneries, ça n'existe pas un pseudo comme ça!"*», rechigne-t-il. «*Nous on était des jeunes très métissés, eux des militants plus traditionnels, plus âgés, plus installés*, explique Malek Boutih, déjà pilier de SOS-Racisme. *C'était le mouvement contre l'ordre, les jeans-baskets-t-shirts contre les R25*». «*Ça nous mettait un vrai coup de vieux*, abonde Didier Leconte. *On se croyait encore jeune, et on découvrait la génération d'après*». «*Les trotskistes, c'est comme les chiens, ils se reniflent de loin,*

1 A l'époque président emblématique de SOS Racisme, Harlem Désir rejoindra en 1994 le Parti socialiste dont il sera l'un des représentant eu Parlement européen avant d'en devenir numéro 2 de sa direction en 2008 puis Premier secrétaire par intérim en 2011 après l'annonce de candidature à la primaire de Martine Aubry.

se souvient Laurence Rossignol, alors bras-droit de Dray à SOS. *Il y a de la méfiance et de l'attraction, ce qui est logique entre anciens pablistes et un lambertiste. On le pense manipulateur et bureaucrate, et lui nous considère incontrôlables. Mais on observe chacun une similarité et une proximité dans les analyses, ainsi qu'une stratégie commune: le mitterrandisme.*» [...] En coulisses, les tractations avec Dray avancent cahin-caha. *«C'est un round d'observation permanent, à base de rites insensés et de rencontre de délégations, se souvient Laurence Rossignol. Jean-Luc est plus subtil que nous, car il a appris à vivre en Mitterrandie, il a la langue et les coutumes de la maison. Même physiquement, il est un prototype du mitterrandien des années 80. Nous on est mal élevés. Julien ne sait faire que dans la violence et dans l'affect. Pendant les réunions, il passe son temps à lancer une baballe à son chien, on pose nos pieds sur la table. Il dit: "Toi tu ne représentes que la fédé de l'Essonne, moi j'ai réuni un million de gens à la Concorde!" Dès la première réunion, ça avait mal débuté: je leur avais dit que leur délégation n'était pas légitime, car il n'y avait pas de femme...»* Dans le camp Mélenchon, Francis Lara joue aussi son rôle: *«Chacun a ses aboyeurs, et ça surjoue le mélodrame. Nous, on leur dit: "Ça va les gars, on n'est pas des joueurs de guitare sèche!"»*

Néanmoins, si les entourages se chamaillent sans cesse, le lien entre Dray et Mélenchon se renforce. *«Il se crée quelque chose entre eux, poursuit Rossignol. Ils sont deux mâles dominants, qui ont une vision différente du rôle de chef, l'un le théorisant l'autre le jugeant naturel. Et ils décident de fusionner leurs deux meutes. L'un apporte la jeunesse, l'autre sa PME ultra-militante et efficace. On est dans la crise de nerfs permanente, mais les choses avancent».* Principale pomme de discorde: la composition de la direction du nouveau courant. Dans les négociations, les proches de Mélenchon demandent un tiers de la quinzaine de places envisagées. Les proches de Dray disent *«trois, pas plus»*. Gérard Contremoulin, négociateur en chef pour Mélenchon revient voir les Drayistes: *«Alors ce sera un. Jean-Luc tout seul.»* *«Là a commencé leur martyre, explique un brin fiérot l'Essonnien. Comme on avait dit qu'on prendrait nos décisions à l'unanimité, tous les jours il fallait me convaincre! J'avais repéré que c'était Juju le patron là-dedans. Les autres étaient très intelligents mais incapables d'aller au bout d'une pensée autonome.»* [...] Chacun a tout à gagner d'une fusion des deux groupes pour former un vrai courant socialiste. Après la publication, le 7 janvier 1988, d'un manifeste de la *«Nouvelle école socialiste»* puis une première réunion le 6 février au Sénat, la *«NES»* est lancée.